

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1850 \(31 mai-18 octobre\) : Une posture politique et publique à établir](#)[Item](#)[Val-Richer, Jeudi 19 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Jeudi 19 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Mariage](#), [Politique \(Allemagne\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Normandie\)](#), [Politique \(Prusse\)](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothée \(Politique\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1850-09-19

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 2821, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 13

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Jeudi 19 sept 1850

J'ai fait vingt lieues hier pour ne trouver qu'une seule des personnes que j'allais

chercher. Peu m'importe ; ma visite est faite. C'était une visite, non seulement de convenance mais de conscience. Les Banneville ont été très bien pour moi dans les plus mauvais jours quand beaucoup d'autres étaient mal, ou tremblaient d'avoir l'air d'être bien. Je suis très fidèle à ces souvenirs. J'ai rencontré dans ma vie beaucoup d'ingrats et de lâches, mais toujours aussi quelques cœurs reconnaissants et courageux ; et quelques uns de ceux-là suffisent pour faire oublier beaucoup des autres et sauver l'honneur de l'humanité.

Je comprends qu'on s'inquiète à Berlin de Cassel et de Darmstadt ; mais j'ai quelque penchant à croire qu'on fait autre chose que de s'en inquiéter. Ces désordres des petits états Allemands, cette incurable impuissance ou sottise des petits Princes, servent au fond les vues de la Prusse et poussent vers elle les populations. L'ambition prussienne est craintive, mais obstinée. Le Gouvernement de Berlin a peur pour lui-même, mais sans cesser de convoiter le bien d'autrui. Je ne crois pas qu'il excite les insurrections badoises, hessoises ou autres, mais je doute qu'il s'en afflige à tout prendre, il en espère plus qu'il n'en craint.

Il m'est venu ces jours-ci assez du monde de mes environs ; mais je n'ai rien à vous en dire. Grande stagnation des esprits comme des faits. Grande prospérité de l'industrie et du commerce qui ne demandent que le statu quo. Grande détresse de l'agriculture qui voudrait bien un changement, mais qui n'ira point au devant. Les légitimistes voient cela ; ils ont le sentiment que eux seuls ils ne peuvent rien ; je ne dis pas seulement rien faire mais rien tenter ; quand on le leur dit, ils en conviennent sur le champ. Et pourtant ils parlent, ils s'agitent comme s'ils pouvaient et faisaient quelque chose. Cela leur fait grand mal dans le pays ; leur agitation incommode ; leurs paroles déplaisent. C'est un grand art que de savoir se tenir tranquille et se taire. Les partis n'ont jamais cet art là ; surtout les partis qui sont à la fois nobles et faibles. Ils se remuent et bavardent pour oublier un peu leur impuissance.

Soyez tranquille ; je n'oublierai point que c'est moi qui ai eu la première idée de René de Fleischmann, et qui ai pris l'initiative. J'ai envie qu'en fin de compte la chose réussisse. Mais je ne puis ni ne veux forcer la main aux intéressés. Quant à la dot, je vous ai dit au premier moment, mais à vous seule, ce qu'il en pourrait être dans l'avenir avec quelques bonnes chances de famille ; mais quand il a été question d'en parler à d'autres, j'ai été très précis ; 10,000 liv. de rente en se mariant, et 5 ou 6000 de plus assurées. Cela est très exact.

10 heures

Merci de votre soin à recueillir pour moi toutes les nouvelles, grandes ou petites, tristes ou gaies. Je serais bien curieux de savoir si Thiers à réellement passé par Paris pour aller à Richmond. Je n'y crois pas. Ce serait, de la part de Richmond le symptôme d'une politique plus à part et plus hardie, que je ne le suppose. Je crois au travail constant, mais hésitant, embarrassé, timide et ménageant tous les avenir. Adieu, adieu., adieu.

Ma fille Pauline ne sera à Paris qu'après-demain matin samedi. Elle en partira dimanche soir. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 19 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1850-09-19.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/11/2024 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3514>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 19 sept. 1850

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 11/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

M. Richer - Jeudi 19 Sept 1850²⁸²¹

J'ai fait vingt lieues bien pour
me trouver qu'une seule des personnes que
j'allais chercher. Peu m'importe; ma visite est
faite. C'était ma visite, non seulement de courtoisie
mais de conscience. Les Barmville ont été très
bien pour moi dans le plus mauvais jour,
quand beaucoup d'autres étaient mal, ou
troublaient l'air d'être bien. Je suis
très fidèle à ce souvenir. J'ai consacré dans
ma vie beaucoup d'argent, et de l'âme,
mais toujours aussi quelques larmes, reconnaissance
et courage; et quelques uns de ceux là
suffisent pour faire oublier beaucoup de
autres, et sauver l'honneur de l'humanité.

Je comprends qu'on s'inquiète à Berlin
de Cassel et de Darmstadt; mais j'ai quelque
peine à croire qu'on fait autre chose que de
s'en inquiéter. Les désordres, les petits États
Allemands, cette incurable impuissance ou
 sottise des petits Princes servent au fond
les vues de la Prusse et poussent vers elle
les populations. L'ambition Prussienne est

Craintive, mais obstinée. Le gouvernement de Berlin a peur pour lui-même, mais sans cesse de convoiter le bien d'autrui. Il ne craint pas qu'il excite les insurrections Badoises, Hessises, ou autres; mais je doute qu'il s'en offe. À tout prendre, il en espère plus qu'il n'en craint.

Il n'est rien en ce jour-ci assez de moule de nos environs; mais je n'ai rien à vous en dire. Grande stagnation des esprits, comme des faits. Grande prospérité de l'industrie et de commerce qui ne demandent que le statu quo. Grande détresse de l'agriculture qui voudrait bien un changement, mais qui n'a rien en avant. Les légitimistes voient cela; ils ont le sentiment que eux seuls ils ne peuvent rien; je ne dis pas seulement rien faire, mais rien tenter; quand on le leur dit, ils en courent sur le champ. Et pourtant ils parlent, ils s'agitent comme s'ils pouvaient le faire quelque chose. Cela leur fait grand mal dans le pays; leur agitation

inconvenue, leurs paroles, déplaisent. C'est un grand art que de savoir se tenir tranquille et se taire. Les parties n'ont jamais été art là; surtout les parties qui sont à la fois nobles et faibles. Ils se remuent et bavardent pour oublier un peu leur impuissance.

Soyez tranquille; je n'oublierai point que c'est moi qui ai eu la première idée de Roi de Prusse et qui ai pris l'initiative. J'ai eu l'idée qu'en fin de compte la chose réussisse. Mais je ne puis ni ne veux forcer la main aux intéressés. Quant à la dot, je vous ai dit au premier moment, mais à vous seule ce qu'il en pourvoit être dans l'avenir, avec quelque bonne chance de famille; mais quand il a été question d'en parler à d'autres, j'ai été très précis; 10,000 liv. de rente en la mariant, et 5 en l'occurrence de plus assurés, cela est très exact.

10 heures.

Merci de votre soin à recueillir pour moi toutes les nouvelles, grandes ou petites, tristes ou joyes.

Je serai bien curieux de savoir si Frédéric a réellement passé par Paris pour aller à

Richmond. Je n'y suis pas. Le levit, de la
part de Richmond, le symptôme d'une polétiq
plus à part et plus hardie que je ne le suppose.
Je crains autrement constant, mais habitant, crabat.
« rassa, timide et ménager de tous les avis.

Adieu, adieu, adieu. Ma fille Pauline ne
sera à Paris qu'à demain matin samedi. Elle
en partira dimanche soir. Adieu.

Paris le mercredi 10^{de} ²³²² septembre
1850.

La foucission hier a interromp
M. Darobu. il a été fort
et pécune que la sainte de
10 x^h fut avec mon jeune
sainte d'assistance, très
respectueux. on a été des
faits arrivés au débarcadis
il a donné un décret à
tout, on traite quelques
un d'affaire de police qui m
rapécier. cela a été long.
personne n'a été convaincu
à tout un peu unanimes.
Voilà ce qu'on en a raconté
il ne manquait que Darobu